

LA-CNRS-259 *Personnalisation et Changements Sociaux*

37

R. BOUDON et L'INDIVIDUALISME MÉTHODOLOGIQUE



Gaston Lanneau,
Professeur, Université de Toulouse Le Mirail
L.A.- CNRS- 259

In Dynamiques sociales et Changements personnels
Sous la direction de Philippe Malrieu, 81-110. Paris, Éditions du C.N.R.S., 1989.

MOTS-CLÉS.

Agent social	Effet pervers	Rationalité
Changements sociaux	Groupe latent	Système fonctionnel
Effet de composition	Individualisme méthodologique	Système d'interaction

RÉSUMÉ

R. Boudon insiste sur l'importance du système d'interaction pour rendre compte des phénomènes sociaux et attire l'attention sur les effets d'agrégation, les effets de composition et plus particulièrement les effets pervers, non voulus et non désirables qui échappent au contrôle des sujets.

On ne se donne pas les moyens d'une explication satisfaisante si l'on néglige dans l'analyse l'agent social, c'est le principe même de "l'individualisme méthodologique". Si la sociologie ne peut pas faire l'économie du sujet, elle ne peut pas non plus se satisfaire d'un sujet entièrement déterminé, elle doit se référer à un sujet doté d'intentions et d'une certaine autonomie.

Il s'agit cependant d'une liberté illusoire puisque chacun ne peut se déterminer que dans la mesure où les autres restent relativement opaques. Et c'est cette opacité de chacun qui ménage cette possible liberté. Chacun est autonome pour organiser ses réponses, mais l'autonomie est plus apparente que réelle puisque personne, dans les effets d'agrégation ne peut échapper au destin de tous.

Si dans les travaux de R. Boudon nous sommes toujours en présence de sujets qui agissent sur leur environnement, c'est-à-dire sur leurs conditions d'existence, il resterait à voir comment ils se transforment eux-mêmes.

Ces positions ne peuvent pas laisser indifférent le psychologue social qui essaie d'expliquer comment les changements sociaux sont mis en œuvre par des individus qui, donnant sens à leurs contraintes et ressources, organisent conduites et stratégies pour transformer une situation jugée insatisfaisante.

Raymond BOUDON et L'INDIVIDUALISME MÉTHODOLOGIQUE

Les processus de changement sont très divers et, pour en rendre compte, on peut, selon les cas, se centrer sur les conflits d'intérêt, les décalages ou les contradictions entre les institutions, sur les changements localisés se propageant par irradiation... R. Boudon ne nie pas l'intérêt de ces modèles théoriques éprouvés, il se propose de montrer qu'ils peuvent être lus à travers la notion d'effet de composition. Entendons par là des

"effets individuels ou collectifs qui résultent de la juxtaposition des comportements individuels sans être inclus dans les objectifs recherchés par les acteurs - effets non désirés quoique désirables et effets non désirés et indésirables" (E.P. p. 10)¹.

Dans le dernier cas l'effet de composition sera appelé effet pervers :

"Il y a effet pervers lorsque deux individus (ou plus) recherchant un objectif donné engendrent un état de choses non recherché et qui peut être indésirable du point de vue soit de chacun d'eux soit de l'un des deux" (E.P. p. 20).

Cependant, il ne faut pas voir là la seule cause de tous les changements sociaux (E.P. p. 46) et il est d'ailleurs vain de ramener le changement social à un cas de figure unique étant donnée sa complexité (D.C.S. p. 553). Ce n'est pas une théorie générale du changement qu'il essaie de construire, ambition utopique, tout autant que la recherche des lois de l'histoire (E.P. p. 29). Son objectif est beaucoup plus limité :

"Plutôt que de prédire le changement à long terme, l'analyse sociologique moderne vise à repérer la logique du changement dans des systèmes d'interaction suffisamment restreints pour être abordables " (L.S. p. 136).

Perspective qui reflète bien le consensus actuel en sociologie : refus des grandioses théories, analyse minutieuse d'une réalité sociale bien cernée, ambition limitée à la formulation de paradigmes bien circonscrits. C'est ce qu'expriment par exemple H. Mendras et M. Forsé dans "Le changement social" :

"Après une période où les sociologues ont été fascinés par les grandes tendances lourdes qui bouleversèrent la planète, vient une période où ils s'intéressent plus aux diversités, aux forces discrètes à l'œuvre dans chaque segment de la société"¹².

¹ Nous signalerons par des initiales les ouvrages de R. Boudon auxquels nous nous référons. Par exemple E.P. p. 10 : Effet pervers et ordre social, p. 10. La liste et les initiales figurent en bibliographie.

² Mendras H. et Forse M., *Le changement social*. Paris, Colin, 1983. 284

R. Boudon se propose d'isoler un phénomène essentiel, un mécanisme d'autant plus intéressant pour la sociologie, qu'il intervient fréquemment et reste le plus souvent inaperçu en raison de sa complexité. Son objectif : parvenir à un mode d'explication évitant les pièges des sociologismes qui tous réduisent l'agent social au statut d'élément passif en considérant ses intentions et ses actions comme des effets et non comme des causes (E.P. p. 15). Après les échecs

- de l'hyperfonctionnalisme, qui postule la parfaite cohérence des systèmes et des rôles et réduit à l'extrême limite la capacité d'interprétation des sujets,
- de l'hyperculturalisme, qui voit dans l'action humaine des montages rigides où prédominent les effets de la socialisation,
- du réalisme totalitaire qui hypertrophie la fonction des structures sociales et réduit l'individu à n'être que leur support ou leur reflet,

ne faut-il pas considérer le statut du sujet social pour parvenir à un mode d'explication plus satisfaisant ? Et R. Boudon se propose de montrer que si tout réductionnisme sociologique se fonde sur une conception appauvrie du sujet social le postulat de la liberté n'est pas méthodologiquement plus coûteux tout en autorisant des interprétations plus pertinentes.

Va-t-on pour cela psychologiser en fondant l'analyse du changement social sur des conduites individuelles ? R. Boudon n'a pas l'intention de se transformer en psychologue ; il admet tout simplement, qu'

"il est difficile d'analyser des cas typiques de tensions sociales, de déséquilibres sociaux, de changement social sans se donner comme atome logique l'individu, avec capacités spécifiques d'intentionnalité, éventuellement de rationalité, en tout cas d'action" (E.P. p. 57).

Si cette prise en considération de l'individuel constitue le point de départ de la démarche, il faut ensuite voir comment l'élément individuel s'articule avec le social, dans quelle mesure et selon quelles modalités il contribue à en rendre compte :

"Le problème... n'est pas celui des actions particulières, qui intéresse rarement le sociologue. Il est celui de la représentation à donner de la logique d'actions particulières dans la perspective de l'explication d'un phénomène social dont on suppose qu'il est la conséquence de ces actions" (E.P. p. 250).

On voit déjà affirmée une conception de l'agent social qui est explicitée précisée, nuancée ou développée selon les contextes des analyses proposées. Retenons pour l'instant l'essentiel : les conduites humaines ne peuvent jamais être directement expliquées à partir de paramètres purement sociologiques. L'individu est toujours doté d'une certaine autonomie :

"C'est un décideur cherchant à tirer partie de la situation dans laquelle il est placé... et la sociologie se propose alors d'analyser les relations complexes entre la structure des systèmes d'interaction définis par les institutions sociales et les attentes, sentiments et actions de ces agents" (L.d.S. p. 28).

C'est à partir de cette conception et sur la base de trois postulats que la théorie va pouvoir s'ériger :

"L'atome logique de l'analyse est constitué par agent social individuel - la rationalité des agents est généralement de type complexe - les agents sont inclus dans des systèmes d'interaction dont la structure fixe certaines des contraintes de leur action" (L.d.S. p. 37).

On pourrait voir dans cette démarche une tentative pour définir une problématique où pourraient se retrouver le sociologue, le psychologue, mais aussi l'économiste et l'historien. Sans que chacun abandonne ses perspectives et sa spécificité...

mais que, dans chaque discipline on explicite aussi clairement que possible les catégories de l'acteur et du social à partir desquelles on va procéder à l'analyse, organiser les données, argumenter. Il ne s'agit pas pour le psychologue ou le sociologue de montrer la supériorité de leur approche, encore moins de relever les insuffisances d'une démarche mono-disciplinaire, dès lors que l'un et l'autre ont clairement défini leur objet, annoncé les postulats et les principes qui fondent leur analyse et les modèles qui l'organisent. Ce sont ces postulats, principes et modèles qui peuvent susciter des discussions profitables à l'ensemble des sciences humaines et sociales. Ainsi, les spécificités annoncées, les ambitions déclarées, les différences identifiées les discussions et les questionnements réciproques pourront contribuer à enrichir tout autant qu'à épurer les problématiques particulières.

1 — PERSPECTIVE GENERALE

Si la sociologie s'intéresse aux phénomènes explicables par la structure du système d'interaction au sein duquel ils se manifestent, alors

"L'atome logique" de l'analyse sociologique ne peut être que l'acteur individuel, analyse qui devra se fonder sur une théorie de l'action individuelle plus ou moins complexe selon la nature du phénomène étudié et de l'objectif visé (L.d.S. p. 33).

Cette prise en compte de l'agent social s'inscrit en réaction aux théories sociologiques qui attribuent aux groupes des capacités identiques à celles des personnes. Et effectivement, la plupart des courants de pensée, bien que se situant dans des problématiques spécifiques, élaborent des concepts qui se proposent tous, chacun à leur manière de rendre compte de la logique du fonctionnement d'un groupe social, d'une classe ou d'une société. Conscience de classe chez Marx, âme collective chez Le Bon, mentalité de groupe chez Mc Dougall, conscience collective chez Durkheim, "Nous" chez Gurvitch et nous pourrions ajouter, quoique situés sur un autre registre "personnalité de base" chez Kardiner, "autrui généralisé" chez **G.H.** Mead. Théories et concepts non seulement trop simplificateurs mais exagérément ambitieux :

"À partir du moment où l'on admet que la différence entre groupes et personnes est plutôt de degré que de nature, la description des sociétés se trouve heureusement simplifiée : il suffit pour analyser une situation sociale d'identifier les principaux groupes en présence, de décrire leurs divergences, le degré de conscience avec lequel ils perçoivent leurs intérêts et les stratégies développées par les acteurs collectifs en présence. La pièce peut alors commencer" (Préface L.A.C. p. 8).

Expliquer les dysfonctionnements sociaux, la misère de certaines catégories sociales en référence à une volonté délibérée de la part de la classe dirigeante relèverait plus de l'idéologie que de la science. C'est avec de telles perceptions "trop faciles" que rompent aussi bien M. Olson que R. Boudon : il n'y a nulle malignité de la classe dominante ou plus exactement cette malignité n'est pas pertinente pour interpréter les phénomènes sociaux, il n'y a que des "*effets de composition*" qui ne sont pas recherchés, qui échappent à toute volonté, à tout projet, à toute tentative d'anticipation. On voit ici la critique à laquelle s'expose cette logique de l'action collective. Si par-delà l'a priori méthodologique affirmé on donne sens à la théorie, non pas à travers les notions prêtées à leurs auteurs mais à ses utilisations

possibles dans un domaine qui n'est pas nécessairement le sien du moins dans l'explicite,

"on ne peut s'empêcher de préciser que, sous les formes académiques d'un courant ou d'une école, c'est la critique sociale de l'acteur collectif (spécialement dans ses formes les plus redoutables - celles des syndicats)... au niveau de la philosophie politique, le pessimisme apparent des effets pervers (comme anti-providence ou malin génie produit par le seul hasard) recouvre mal la jubilation de pouvoir nier les mécanismes de domination et, plus encore, de disqualifier par avance la mise à jour et l'analyse de ces mécanismes en niant la possibilité même que ces analyses aient un objet"³.

Boudon, R. tout comme M. Olson étudient les résultantes des conduites d'individus non organisés et les interprètent comme des effets de composition ou d'agrégation. Ils se placent dans la situation où le sujet ignore ou feint d'ignorer, ou présuppose sans se donner les moyens de le vérifier, les sentiments, pensées, projets et anticipations des autres qui se trouvent dans une situation analogue, face à une même exigence. Plus exactement l'effet d'agrégation se manifeste dans des situations où le sujet n'a pas nécessairement besoin de l'avis d'autrui pour engager une action. Il peut avoir une représentation plus ou moins claire des intentions et des attentes d'autrui, mais il n'est pas lié dans un système de rôles pour répondre nécessairement à ces attentes. Il peut les prendre en considération pour organiser sa propre stratégie, et il le fait bien souvent dans l'espoir d'accroître ses ressources, mais il n'a pas les moyens de vérifier si ces représentations correspondent à la réalité, les caractéristiques mêmes de la situation le lui interdisent. Nous sommes ici en présence d'un problème semblable par certains de ses aspects à celui étudié pour la première fois par Schanck en 1932 et interprété par J. Stoetzel dans sa "Théorie des opinions". On sait que Schanck intervenant dans une petite localité américaine - Elm Hollow - où cohabitent deux communautés, baptistes et méthodistes, obtient des résultats apparemment contradictoires à une question objectivement identique si l'on ne considère pas les circonstances.

"Interrogés à titre de membres de leur église les fidèles de Elm Hollow répondirent conformément à leurs dogmes respectifs"⁴ ;

ajoutons que chacun répond aussi en fonction de l'image qu'il se fait de ses coreligionnaires, de ce qu'il croit qu'ils attendent de lui, de ce qu'il suppose être les pensées et les attentes des autres ; ajoutons encore que chacun répond en fonction de l'intention qu'il croit déceler dans la question de l'enquêteur. La question n'est plus : quelle est votre position sur le rite du baptême, elle devient : êtes-vous d'accord avec les méthodistes (ou les baptistes) sur le rite du baptême. La référence aux rôles est, dans cette situation, pertinente pour rendre compte des résultats. Lorsque la même question est présentée quelques mois après, à titre privé, lorsque Schank n'est plus perçu dans son statut d'enquêteur, lorsqu'il s'est intégré à la population et dans des réseaux de sociabilité, les réponses ne permettent plus de distinguer aussi

³ Chamboredon J.C., Clastres P. et le retour de la question politique ethnologie, *Rev. Fr. Soc.*, 1983, XXIV-3, 557-564.

⁴ Stoetzel J., *Théorie des opinions*, Paris, PUF, 1943, 166.

nettement les deux communautés. Et l'auteur conclut que beaucoup d'opinions publiques ne se maintiennent ainsi que par une

*"illusion collective sur l'universalité des opinions au sein d'un groupe. Chacun croit connaître le sentiment de son voisin, il se laisse impressionner par un consensus illusoire"*⁵.

Deux situations d'interaction différentes : dans le premier cas, système fonctionnel faisant intervenir les rôles, dans le deuxième cas, structure d'interdépendance où l'acteur peut s'abstenir de faire référence au retentissement de ses conduites ou opinions sur les autres.

Situations que l'on pourrait rapprocher de celles étudiées par Lewin dans ses travaux sur les changements d'habitudes. Lui aussi utilise et compare deux modalités relationnelles, conférence et discussion de groupe. Situation conférence où chacun prend sa décision en se fondant sur ce que les autres sont susceptibles de faire et attendent de leurs semblables. Dans un tel contexte où chacun est en fait isolé même de ses plus proches voisins le changement personnel est coûteux ; puisqu'on n'est pas assuré de l'adhésion des autres on court le risque de la déviance et de la sanction sociale qui lui est attachée. Chacun, misant sur le refus des autres il en résulte un effet de composition et peu accepteront de suivre les propositions présentées par le conférencier même si sa compétence technique ne lui est pas contestée. Ici, encore, *"ignorance pluralistique"* où *"chacun reste la dupe de tous"*. À l'opposé, situation de groupe où chacun peut à chaque instant se situer par rapport aux autres en se fondant non plus sur de simples indices ou représentations mais sur des échanges permettant de vérifier la pertinence des perceptions et anticipations. Clarté des perceptions réciproques, décision éclairée par des analyses et discussions collectives d'un côté, et de l'autre, opacité d'autrui, incertitude, délibération individuelle. Si ce sont ici les modalités expérimentales qui imposent aux sujets les registres sur lesquels ils doivent fonctionner,

*"il y a (aussi) dans la vie d'un individu, des circonstances dans lesquelles il agit, uniquement ou principalement, comme un individu plutôt que comme membre d'un groupe ; il y aura d'autres circonstances dans lesquelles il agira uniquement ou principalement en fonction de son appartenance à un groupe"*⁶.

Mais alors que Schanck et Lewin comparent les décisions des sujets se manifestant dans deux contextes opposés, et élaborent un système d'explications se proposant de rendre compte des différences observées, M. Olson et R. Boudon ne prennent en considération que des situations où chacun reste opaque aux autres ou n'est présent pour autrui qu'à l'état de représentation. Situation que, P. Watzlawick interprète ainsi :

"Il ne faut évidemment pas essayer de prendre une décision sur la base d'un jugement personnel (le seul qui compte dans une décision non interdépendante). Ma décision doit au contraire se fonder sur la meilleure prévision possible de ce que l'autre considérera comme la meilleure décision. Et exactement comme dans le cas des deux prisonniers, sa décision sera à son tour déterminée par ce que lui pense que je pense être la meilleure décision. En

⁵ Stoetzel, id.

⁶ Tajfel H., **Social identity and intergroup behavior**. *Social science information*, 1974. **13**, 65-93.

l'absence d'une communication libre et ouverte, toutes les décisions interdépendantes sont fondées sur cette rétrogression théoriquement infinie de ce que je pense qu'il pense que je pense que...⁷.

C'est bien le cas des groupes latents qui même avec un fort consensus sont dans la plupart des cas inaptes à la mobilisation.

Rappelons l'essentiel de l'argumentation d'Olson :

"Le groupe latent... offre cette particularité que la contribution ou l'absence de contribution d'un membre du groupe n'affecte pas sensiblement les autres, aussi personne n'a-t-il de raison de réagir. Un individu dans un groupe latent ne peut donc par définition apporter une contribution notable à un effort de groupe et puisque personne dans le groupe ne réagit s'il n'apporte pas sa contribution, il n'a aucun motif à l'apporter. Par conséquent rien ne pousse ces groupes importants, latents, à agir en vue d'obtenir un bien collectif parce que, quelque utile que soit ce bien pour le groupe pris dans sa totalité, il ne représente pas pour l'individu un motif suffisant pour payer ses redevances à une organisation travaillant dans l'intérêt du groupe latent, ou pour supporter pour quelque forme que ce soit une part des coûts qu'entraîne nécessairement l'action collective" (L.A.C. p.73).

Dans de tels groupes où l'objectif général, s'il était atteint profiterait à tous, et où chacun attend que les autres prennent les risques et supportent les coûts, aucune action n'est engagée. Il ne peut alors en résulter que des actions isolées qui par agglomération, composition auront des effets sur tous, différents de ceux qui étaient souhaités par chacun pris isolément. Tout autre serait la situation si une minorité intervenait transformant ainsi la structure d'interaction (L.d.S. p. 193). On voit déjà dans la façon de poser le problème que R. Boudon n'a pas la prétention de présenter une théorie générale du changement social et encore moins un énoncé valable dans tous les cas de figure.

"Le modèle d'Olson montre que lorsqu'un ensemble d'individus ont un intérêt commun mais sont inorganisés, il peut se faire qu'ils ne fassent rien pour promouvoir cet intérêt... Le théorème d'Olson énonce la possibilité, non la nécessité, du paradoxe qu'il énonce" (préface L.A.C. p. 19).

C'est cet effet de composition, résultat du système d'interdépendance, qui devient central dans les travaux de R. Boudon : "Effet pervers et ordre social", 1977, "La logique du social", 1979, "Dictionnaire critique de Sociologie", 1982 (écrit en collaboration avec F. Bourricaud - lui-même auteur de "L'individualisme institutionnel", 1977), "La place du désordre", 1984. Reprenons la définition qu'il donne de ce système d'interdépendance :

"Système d'interaction où les actions individuelles peuvent être analysées sans référence à la notion de rôle... Pour la clarté du vocabulaire, il est utile de parler d'acteur individuel dans le cas de système fonctionnel et d'agent individuel dans le cas de système d'interdépendance" (L.d.S. p. 96).

II—L'EFFET DE COMPOSITION

⁷ Watzlawick P., *La réalité de la réalité*, Paris, Seuil. 1978, 104. 240 p.

Pour présenter le système explicatif de R. Boudon nous retiendrons l'exemple qu'il propose comme un modèle de l'analyse sociologique, exemple qui lui offre l'occasion d'insister sur la nécessité de prendre en considération les individus constituant le système d'interdépendance pour accéder à l'intelligibilité :

"illustration concrète, précise et fidèle des ambitions et principes de l'analyse sociologique moderne du changement social" (L.d.S. p. 142).

Il s'agit de l'analyse d'une innovation en milieu agricole faite par Hågerstrand en Suède où l'on vient de décider d'accorder des subventions aux éleveurs pour clôturer les prés en lisière des bois pour éviter que les animaux ne dégradent la forêt. L'auteur met en évidence l'allure caractéristique du processus de diffusion : courbe en S, de type épidémiologique. Deux observations importantes à noter : l'innovation diffuse à partir d'un foyer mais de façon irrégulière. Pour rendre compte de ces faits Hågerstrand a recours à deux hypothèses : intervention d'un processus d'influence personnelle, où intervient la structure des relations entre les agents en fonction de leur localisation - et inégale résistance au changement de la part des agents. La référence à l'inégale résistance au changement exige une précision qui, si elle n'était pas donnée, laisserait croire à un psychologisme :

"La propension des agents à adopter l'innovation croît avec le nombre de rencontres où s'exerce une influence positive" (L.d.S. p. 141).

Pour que l'adoption de la nouveauté ait lieu, il faut que l'agent soit informé de son existence et de ses avantages et que sa situation et ses représentations le conduisent à s'exposer à l'influence d'autrui s'exerçant dans le sens du changement. Cinq axiomes suffisent alors pour rendre compte des faits observés et de leur distribution (et c'est bien cette distribution, qui échappe à la volonté des agents qu'il s'agit d'expliquer) :

- 1) Au début du processus un des agents a accepté l'innovation.
- 2) Les agents du système se rencontrent au cours de réunions à deux.
- 3) Les agents ont une inégale propension à adopter l'innovation ; cette propension est distribuée selon une répartition hypothétique dont on suppose les paramètres connus.
- 4) La propension des agents à adopter l'innovation croît avec le nombre de rencontres où s'exerce une influence personnelle positive. Ce changement est déterminé par une fonction liant le nombre de rencontres à la propension à adopter l'innovation, fonction dont les paramètres sont supposés connus.
- 5) Les rencontres entre agents sont inégalement probables et dépendent de leur éloignement réciproque en fonction d'une relation dont on suppose les paramètres connus (L.d.S. p. 141).

Au début du processus, les probabilités de circulation de l'information sont faibles : l'innovateur répond aux demandes d'information de son entourage immédiat au hasard des rencontres. Laborieux démarrage qui ira en s'amplifiant lorsque le nombre d'adeptes sera suffisant pour toucher un plus grand nombre de personnes qui attendent, pour se décider, des "encouragements". Lorsque la plupart des agri-

culteurs ont adopté l'innovation, décélération : les modernes ont de très faibles chances pour rencontrer les attardés, de plus en plus rares.

Modèle simple, n'exigeant qu'un nombre réduit de propositions pour rendre compte du phénomène observé. C'est cependant la référence au processus d'influence qui gêne pour expliquer le changement : si le recours à ce processus permet de comprendre la résistance (je résiste lorsqu'une pression s'exerce sur moi en vue de me transformer comme le montre Lewin) il est inopérant pour rendre compte du changement... Et cette référence est en partie contradictoire avec ce que R. Boudon présente comme sa conception du sujet :

"Un être agissant" (L.d.S. p. 259), "un acteur intentionnel doté d'un ensemble de préférences, cherchant de moyens acceptables pour réaliser ses objectifs" (E.P. p. 12, 14).

Les agriculteurs suédois dont il est question ne sont pas en situation de récepteurs passifs, ils observent, sollicitent, consultent, interprètent, évaluent, pronostiquent, décident (L.d.S. p. 143). Ils cherchent à compléter leurs informations, ils réorganisent leurs représentations, ils confrontent leurs opinions et prennent une décision où s'exprime la totalisation de ces moments, l'effort de mise en relation et de signification. Certes, le sociologue ne retient de tout cela que ce qui apparaît comme nécessaire et suffisant pour construire un modèle performant et R. Boudon pourrait répondre qu'il emprunte une expression confirmée et commode et que tout le contexte éclaire le sens qu'il donne au processus d'influence. Il est d'ailleurs amené à préciser que le processus d'influence n'a rien de mécanique puisque l'on a affaire à un sujet actif :

"Bien entendu il n'est pas question de nier les phénomènes comme l'influence, l'autorité ni le charisme. Mais ces phénomènes ne doivent pas être conçus comme le signe d'une passivité ou d'une capacité fondamentale de l'acteur social à se laisser manipuler. Un phénomène comme l'influence n'est au contraire intelligible que si on fait de l'acteur social un sujet capable d'intentions" (P.d.D. p. 63).

R. Boudon fait d'ailleurs une curieuse remarque de la part d'un sociologue lorsqu'il écrit que la référence à des notions telles que résistance au changement, poids des traditions, psychologie des foules...

"résulte en fait, des illusions, des inquiétudes et des états d'âme de l'observateur. Elles tonnent des indications sur la subjectivité de l'observateur plutôt que sur l'objet qu'il prétend observer" (P.d.D. p. 63).

Dans "La place du désordre" R. Boudon revient sur l'étude des processus de diffusion en présentant de manière comparative deux séries de résultats obtenus en médecine de cabinet et médecine en milieu hospitalier ;(si bien que la critique que nous lui adressions plus haut n'est plus entièrement fondée).

Le système d'interaction en milieu hospitalier est du même type que celui de l'exemple précédent, les agriculteurs suédois, et les résultats sont effectivement identiques : courbe épidémiologique en S. Par contre, pour la médecine en cabinet c'est une courbe exponentielle, en arc que l'on obtient. Le système d'interaction est radicalement différent du précédent. Le réseau de relations entre pairs, beaucoup plus limité qu'en milieu hospitalier, ne permet pas de recueillir aisément les informations nécessaires pour provoquer l'adhésion puisque nous sommes ici en si-

tuation de concurrence. Dans ces conditions les médecins de cabinet s'appuieront davantage sur des sources d'information impersonnelles et adopteront la nouvelle thérapeutique lorsque travaux et publications en auront confirmé la valeur, contribuant ainsi à faire naître une opinion collective favorable (P.d.D. P.46).

Autre exemple, plus complexe, celui de l'inégalité d'accès des différentes classes sociales à renseignement supérieur (L.d.S. p. 207). Dans les années 60

"les chances d'accès à l'université sont, pour les fils ou filles d'ouvriers quelques dizaines de fois inférieures à celles d'un fils ou d'une fille de cadre supérieur".

Ce phénomène attire l'attention des chercheurs dans différents pays et les premiers travaux permettent d'identifier certains facteurs et mécanismes partiels. On met en évidence que la représentation de la réussite sociale varie selon les classes sociales. Pour les classes défavorisées, la réussite dépendrait d'éléments échappant au contrôle des individus : la chance, le destin. Pour les classes favorisées, il y aurait une conception économiste de la réussite qui est envisagée comme ce qui permet d'obtenir des biens plus que de réaliser des aspirations. Explication postulant l'existence de sous cultures de classes : les écarts constatés seraient dus au moins partiellement à des différences dans la distribution de certaines valeurs dans les classes sociales. D'autres travaux mettent en évidence l'influence du langage : les enfants des classes défavorisées ne sont pas préparés dans leurs familles à utiliser le langage et le raisonnement valorisés à l'école. Les écarts seraient ici imputés à

"une différence entre classes sociales dans la distribution de certains savoir-faire" (L.d.S. p.209).

D'autres enfin interprètent le phénomène comme résultant d'un calcul économique : les études sont basées comme un investissement, les classes sociales défavorisées surestimant les coûts et sous-estimant les avantages.

Après cette série de travaux mettant en évidence l'influence au moins partielle de certains facteurs, il faut élaborer une théorie d'ensemble rendant compte de leur articulation. R. Boudon se fonde sur l'enquête d'Alain Girard sur l'orientation des élèves au terme de l'enseignement primaire⁸. On observe que les retards scolaires s'accroissent et que la réussite s'amenuise lorsqu'on descend l'échelle sociale ; données compatibles avec les hypothèses des handicaps culturel et linguistique. On observe en outre qu'à réussite égale une relation entre l'origine sociale et l'orientation en sixième continue à se manifester : l'orientation dépend faiblement de l'origine sociale lorsque la réussite est bonne, elle en dépend fortement dans le cas contraire et l'analyse met en évidence un effet d'interaction (au sens statistique du terme) entre les variables classe sociale et réussite sur l'orientation. Dans cette deuxième observation, l'effet des variables culturelle et linguistique est neutralisé et la liaison peut être interprétée à partir de l'hypothèse du calcul économique :

"la réussite scolaire prend le statut d'un réducteur d'incertitude qui permet à l'agent confronté à un choix d'estimer les risques qu'il prend" (L.d.S. p. 230).

⁸ Girard A., L'origine sociale des élèves de sixième. *Population*, 17, 1 10-23. Girard A. et Clerc P. Nouvelles données sur l'orientation scolaire au moment de l'entrée en sixième. *Population*, 19, 1964, 829-872.

Ainsi R. Boudon abandonne le schéma factoriel initial au profit d'un schéma décisionnel à partir duquel il va pouvoir expliquer le phénomène de l'inégalité d'accès des classes sociales à renseignement supérieur. La carrière des adolescents peut être considérée comme une succession de décisions dont les effets s'accroissent tout au long des étapes :

"la logique des processus de décision... en se répétant, donne une allure exponentielle à l'écart entre classes" (L.d.S. p. 216).

Dans cette démarche l'analyse factorielle n'est qu'une étape fondée sur le constat de covariations rendant compte de certaines régularités... où les individus disparaissent dans les pourcentages sans que jamais on ne puisse apprécier les modalités de leurs contributions.

"Pour expliquer ce phénomène, il faut en faire la conséquence des actions effectuées par les agents du système considéré" (L.d.S. p. 221).

Pour cela il faut construire un modèle de l'agent social et de son fonctionnement, modèle fondé sur la logique de l'action individuelle qui, compatible avec les observations permettra de reconstituer le phénomène. Le modèle sera pertinent si les règles hypothétiques du fonctionnement du sujet dans le système d'interaction (et les règles qui l'organisent) permettent d'inférer un phénomène aussi proche que possible de celui que l'on se proposait d'expliquer :

"il faut évidemment que la logique dont on postule l'existence n'aboutisse pas à des conséquences contradictoires avec les données observables" (L.d.S. p. 221).

À travers ces exemples, on voit comment R. Boudon se propose de rendre compte d'un phénomène social - ici le mode de progression de l'innovation et inégalité d'accès à renseignement supérieur - en prenant en considération d'une part la caractéristique essentielle du système dans lequel les sujets évoluent, d'autre part les caractéristiques de la prise de décision des agents sociaux. L'explication du social ne peut donc pas faire l'économie d'une théorie de l'action, donc du sujet. Théorie dont la richesse ou la complexité dépendra de la nature du phénomène étudié et du niveau d'explication auquel on veut parvenir (L.d.S. p, 138, 144). Le problème est donc de savoir comment les agents se conduisent dans des structures d'interdépendance

"qui s'imposent à eux au point de leur apparaître comme des forces anonymes" (L.d.S. p. 131)

et auxquelles cependant ils donnent vie lorsqu'ils sont confrontés à une situation particulière. Avant d'examiner comment l'auteur conçoit l'articulation de l'individuel et du social dans les systèmes d'interaction, voyons comment il présente la problématique du changement social

III—LE CHANGEMENT SOCIAL

Dans l'analyse de la dynamique sociale, R. Boudon distingue quatre types de processus, reproductifs, cumulatifs, oscillatoires et de transformation. Pour les décrire, les analyser et les distinguer il retient trois éléments fondamentaux : le système d'interdépendance, l'environnement qui contribue à l'organiser et les pro-

duits qu'il secrète. Ce sont les relations qui s'établissent entre ces trois éléments qui permettent d'identifier les types de processus.

"Les processus reproductifs sont caractérisés par l'absence d'effet de rétroaction. Dans ce cas, les produits du fonctionnement du système n'agissent ni sur le système d'interaction lui-même dans ses différents éléments ni sur son environnement. Plus exactement le système n'entraîne aucune modification ni de l'environnement ni de ses rapports avec l'environnement" (L.d.S. p. 151).

Cependant, si le système d'interaction rend difficile le changement endogène il ne l'exclut pas définitivement. Les sujets constituant un groupe peuvent réorganiser le système en renforçant leurs relations dans une entente ou une coalition et pour ceux qui sont dominés ou exploités

"la révolte est une solution possible au blocage d système" (L.d.S. p. 168. 202)...

mais ce sont là des éventualités qui ne relèvent pas de la problématique de R. Boudon et qui pour être expliqués nécessiteraient l'utilisation d'un modèle plus complexe, exigeant la référence aux processus de comparaison sociale, de prise de conscience, susceptibles de déboucher sur des projets et des stratégies collectifs.

Dans les processus cumulatifs, les mécanismes de rétroaction affectent le système d'interaction lui-même et dans le sens d'un renforcement, sans altérer en rien l'environnement. Cependant, ici encore prudence, la constance dans l'orientation *"ne revêt aucun caractère d nécessité et demeure au contraire conditionnelle"*.

Le processus oscillatoire constitue un cas particulier des précédents et ce sont les réajustements du système d'interaction qui présentent ce caractère oscillatoire. Pour qu'il se manifeste encore faut-il que les agents sociaux prennent leurs décisions dans un contexte d'incertitude ; il va alors en résulter un effet d'agrégation qui dans un premier temps ira à l'encontre des attentes et qui, dans un deuxième temps rétablira la situation précédente pour les mêmes raisons. R. Boudon donne l'exemple de la demande sociale en matière d'enseignants. Lorsqu'il y a pénurie d'enseignants, donc possibilité d'emploi dans cette profession, le nombre de candidats croît jusqu'à satisfaire d'abord la demande puis à la dépasser. La pléthore suscite alors, et avec un temps de retard, un ralentissement des candidatures qui va jusqu'à recréer la situation de pénurie du départ : phénomène cyclique dû au fait que les agents sociaux ont, dans un contexte d'incertitude

"tendance à projeter dans l'avenir des informations valables pour le présent" (L.d.S. p. 181).

Raisonnement identique à celui qui rend compte de révolution cyclique des prix. Lorsque des producteurs inorganisés ont tendance à anticiper pour leurs produits un prix relatif à celui de l'exercice précédent, ils accentuent ou freinent la production dans le domaine considéré selon que les prix sont jugés rémunérateurs ou non, ce qui provoque un effet contraire à leur attente (P.d.D. p. 167).

Nous sommes en présence d'un processus de transformation lorsque l'environnement, rétroactivement affecté, provoque à son tour des modifications dans le système d'interaction. Il se manifeste lorsque le système d'interaction est d'une

part difficilement réformable de l'intérieur et lorsque d'autre part il provoque des résultats nocifs à l'égard des agents sociaux.

"Le double caractère a pour effet de rejeter la capacité d'initiative et de changement à l'échelon environnement" (L.d.S- p. 192)

qui intervient en réponse à un *"appel"* ou à une *"agression"*.

Dans "La place du désordre" R. Boudon reprend, en la systématisant, la critique adressée à toute tentative d'élaboration d'une théorie générale du changement social. Rejet du *"préjugé nomologique"* qui conduit à *"produire des énoncés empiriques de validité universelle"* (p. 74). L'ambition du sociologue doit se limiter à l'élaboration de modèles considérés comme des approximations et reposant sur des conditions idéales, ne s'appliquant qu'à un ensemble limité de situations réelles (p. 79). Rejet du *"préjugé structuraliste"* qui privilégie les éléments structurels au détriment des données institutionnelles et conjoncturelles ; or ces éléments ont des effets localement variables sur la situation des acteurs en fonction de données conjoncturelles (p. 111). De plus les théories structuralistes se fondent, au moins implicitement sur le postulat de la connexité des systèmes, c'est-à-dire sur l'étroite interdépendance de tous les éléments du système, ce que dément fréquemment l'observation de réalité. Enfin, ces théories négligent l'analyse des caractéristiques système d'interdépendance dans lequel se meuvent les acteurs (p. 114). oublient de prendre en considération les effets que le changement social exerce sur eux et ne se préoccupent pas de voir comment ils y contribuent, les réduisant à des montages simplistes et rigides. Or, l'objectif du sociologue consiste non pas à *"établir des énoncés nomothétiques"*, mais à expliquer le pourquoi du changement :

"montrer comment changement... modifie la situation des acteurs de telle sorte que ceux-ci sont incités à adopter de nouveaux comportements et comment la nouvelle structure résulte de l'agrégation de ces comportements".

Rejet enfin *"préjugé ontologique"* : les changements sociaux ne peuvent être expliqués ni par une cause unique ni à partir d'un mécanisme universel. Relations de production, valeurs ou idées ne constituent pas la cause ultime et il ne faut pas voir dans les conflits et contradictions au sein d'un système la seule procédure en œuvre (p. 136). De même, vaine querelle que celle qui oppose fonctionnalistes et diffusionnistes sur le caractère du changement, endogène pour ceux-là, exogène pour ceux-ci :

"le caractère endogène ou exogène du changement est entièrement commandé par la question qu'on se propose résoudre... et est très étroitement dépendant de la nature de ce processus et des limites temporelles dans lequel on le considère" (p. 162,163).

À travers toutes ces critiques R. Boudon affirme la nécessité de prendre en considération d'une part les caractéristiques du système d'interaction et d'autre part la subjectivité des agents sociaux pour comprendre leurs réponses et analyser leur contribution à la transformation de leurs conditions d'existence. On ne se donne pas les moyens d'une explication satisfaisante si l'on néglige dans l'analyse l'agent social ; c'est le principe même de *"l'individualisme méthodologique"* :

"Une explication est dite individualiste (au sens méthodologique) lorsqu'on fait explicitement du phénomène social la conséquence du comportement des individus appartenant au système social dans lequel ce phénomène est observé" (D.C.S p. 286).

Et c'est ce principe, allant de pair avec le refus de toute conception réductrice et mécaniste du changement qui l'amène à exprimer ce qu'il appelle *"un déterminisme bien tempéré"* (p. 165-190) et à affirmer *"la place du hasard et du désordre"*. Caractère paradoxal de cette prise de position ? Ne nous méprenons pas : le hasard s'insère dans la *"rencontre de deux séries causales indépendantes"* (p. 186), c'est *"l'effet Cournot"*. En fait, R. Boudon met en garde contre un déterminisme mécaniste qui conduirait à expliquer de manière réductrice ou à effectuer des prévisions socio-centriques (D.C.S p. 163) n'ayant que de très faibles chances d'être réalisées. L'indétermination aurait deux sources, l'une objective, l'autre subjective. Indétermination objective

"lorsque la structure d'un système est telle qu'elle laisse à certains au moins des acteurs inclus dans le système une autonomie telle qu'ils peuvent effectivement procéder à des choix entre des options contrastées et que les acteurs n'ont pas de préférences prévisibles par rapport à ces options" (D.C.S p. 160).

Quant à l'indétermination subjective, elle

"résulte... de ce que les actions des acteurs... comportent pratiquement toujours des conséquences qui débordent à la fois les intentions des acteurs et les capacités d'anticipation des observateurs" (D.C.S. p. 163).

Positions théoriques parfaitement cohérentes avec le principe de l'individualisme méthodologique qui les fonde. Le hasard n'est pas ici substance, ni variable, ni ensemble de variables mais

"structure caractéristique de certains ensembles de chaînes causales tels qu'ils apparaissent à l'observateur" (p. 189)...

qui peut avoir des effets non prévus par l'observateur aussi bien que non désirés par les agents sociaux.

Ces positions ne peuvent pas laisser indifférent le psychologue social qui essaie d'expliquer comment les changements sociaux sont mis en œuvre par des individus qui, donnant sens à leurs contraintes et ressources, organisent conduites et stratégies pour transformer une situation jugée insatisfaisante. Certes, les questions posées au réel et les problématiques diffèrent. Le psychologue social s'interrogera sur les sources du déséquilibre interne, sur la genèse des projets, sur les processus de prise de décision. Il centrera son analyse, selon la nature du problème posé, sur le niveau intra-individuel, le niveau inter-individuel ou situationnel, sur le niveau positionnel, sur le niveau idéologique et sur leurs articulations ; ce sont là les quatre niveaux d'analyse de la réalité que propose W. Doise⁹. Il montrera comment s'élaborent des choix et s'organisent des stratégies en réponse à un

⁹ Doise W., *L'explication en psychologie sociale*, Paris, PUF, 1982. L'auteur précise : "Nous ne parlons pas de niveaux différents de la réalité» mais niveaux d'analyse. Il s'agit de modèles qui sont construits pour saisir des aspects la réalité, nous ne voulons nullement dire que la réalité elle-même est structurée quatre niveaux", p. 28.

double déterminisme, externe, aussi bien institutionnel qu'organisationnel et interne, "l'instance de contrôle qui assure l'intersignification des activités"¹⁰.

IV — LES EFFETS PERVERS

C'est à travers la notion d'effet pervers que R. Boudon rend compte de l'échec de la tentative de régulation des flux d'entrée à l'Université par mise en place des IUT en 1965 (E.P, p. 77 et 106). On se propose alors maîtriser la croissance des effectifs en offrant aux étudiants la possibilité de s'orienter vers des études de plus courte durée, à vocation professionnelle directe, ce qui devrait avoir pour conséquence de désencombrer l'enseignements de type littéraire à finalité professionnelle diffuse. Or on observe que la création des IUT reste pratiquement sans effet sur distribution des effectifs et notamment sur l'engorgement de certaines disciplines. Les incitations pédagogique (travail en petits groupes), financière (41% de boursiers dans les IUT contre 16% dans le cycle long), et institutionnelle (le marché de emploi est plus largement ouvert pour ces étudiants), n'ont pas réussi à attirer les effectifs espérés. La crainte d'accéder à des emplois moins rémunérés n'est pas fondée puisque les professionnels issus des IUT obtiennent en moyenne des revenus comparables à ceux qui proviennent du cycle long. Il faut préciser cependant que ceux qui ont bénéficié d'une formation universitaire de type traditionnel ont des salaires plus largement dispersés : le risque d'avoir un revenu inférieur à celui que l'on peut espérer au sortir de l'IUT est statistiquement compensé par la possibilité d'obtenir un revenu supérieur et cet argument sera décisif pour l'explication. Tout se passe comme si les deux types de formation se présentaient ainsi aux yeux des postulants : une plus grande sécurité pour le plus grand nombre, c'est ce qu'offre l'IUT, l'espoir d'un revenu supérieur pour une petite minorité d'élus, c'est ce que laisse miroiter la formation universitaire traditionnelle. En fait

"la structure des flux continue d'être le produit de l'agrégation des demandes scolaires individuelles... Chaque étudiant pris en particulier n'a aucune raison de renoncer aux avantages supplémentaires que l'université traditionnelle peut éventuellement lui procurer, même si la probabilité pour qu'il recueille effectivement ces avantages supplémentaires est très faible à partir du moment où chacun tient un raisonnement identique" (E.P. p. 76).

Explication séduisante et convaincante, représentative de la sociologie de l'action et illustrant bien son paradigme général :

$$M=f [m [SM']]$$

¹⁰ Curie J., Hajjar V. Système des activités, travail et modes de vie, *Psychologie et Education*, 1985, 3.

"Le phénomène *M* est une fonction des actions *m*, lesquelles dépendent de la situation *S* de l'acteur, cette situation étant elle-même affectée par des données macrosociales *M*" (P.d.D, p. 40).

Explication séduisante par sa simplicité : trois niveaux sont nécessaires et suffisants pour rendre compte du phénomène observé

- l'environnement, ici l'état du marché de emploi, les rémunérations sociales, les objectifs du ministère,
- la structure de la situation, ici les cycles d'études et leurs caractéristiques, les conditions structurales des prises de décision individuelles
- les actions individuelles.

Il s'agit bien de savoir pourquoi la nouvelle institution - les IUT- n'a pas eu les effets escomptés par les autorités en énonçant les

"raisons suffisantes au niveau microsociologique du phénomène macrosociologique observé" (P-d-D. p. 54).

Pour expliquer ce phénomène une représentation "*allégée*" du sujet, qui ne le prive en rien de sa capacité de décision, est pertinente. À travers cet exemple, on retrouve l'essentiel de la problématique de R. Boudon et de sa conception de l'explication en sociologie. La sociologie ne peut pas faire l'économie du sujet ; elle ne peut pas non plus se satisfaire d'un sujet entièrement déterminé par des paramètres qui lui échappent et le réduisent à n'être qu'un rouage, elle doit se référer à un sujet doté d'intentions et d'une certaine autonomie.

Il ne s'agit pas de rendre compte des choix individuels, encore moins de savoir dans quelles circonstances ces projets ont été conçus et construits ni comment ces mêmes projets contribuent à organiser des stratégies personnelles, questions qui exigeraient un modèle plus complexe du sujet, questions qui relèvent de la psychologie et de la psychologie sociale. À partir de l'interprétation de ce phénomène en termes de sociologie de l'action, le psychologue peut imaginer des prolongements possibles : comment les étudiants s'informent, et dans quelles structures, pour s'orienter ; en quoi leur capacité d'anticipation contribue à organiser leurs choix et leurs conduites dans renseignement universitaire ; comment s'effectue dans renseignement secondaire cette préparation... Articulations possibles entre sociologie, psychologie sociale et psychologie.

V—LE SYSTÈME D'INTERACTION

Le système d'interaction est, dans la perspective de R. Boudon l'élément central. L'analyse et la mise en évidence de ses propriétés permettra l'explication. Le système d'interaction définit les modalités des relations des différents agents, les contraintes qui pèsent sur eux, les possibles auxquels ils ont accès, leur marge d'autonomie. Le système d'interaction peut être défini et analysé à partir des catégories d'acteurs en présence, des variables individuelles qui les caractérisent et des variables relationnelles qui organisent leurs conduites réciproques. Ce système d'interaction est déterminé dans ses grandes lignes par l'environnement dans le-

quel on peut distinguer les variables institutionnelles, économiques et historiques. Rappelons que ce système d'interaction produit des événements qui selon les cas seront

- sans effet sur l'environnement et sur lui-même, processus reproductifs,
- provoqueront des modifications en son sein sans affecter l'environnement, processus cumulatifs,
- ou contribueront directement ou indirectement à le modifier, processus de transformations.

Précisons encore que système d'interaction et environnement ne sont jamais définis à priori ; la distinction s'effectue en fonction du problème posé et du niveau d'analyse auquel on se place (D.C.S. p. 552).

R. Boudon distingue deux types de systèmes d'interaction en fonction des possibilités de "manœuvre" des sujets : système d'interdépendance et système fonctionnel.

"Par définition nous appellerons système d'interdépendance les systèmes d'interaction où les actions individuelles peuvent être analysées sans référence à la notion de rôle" (L.d.S. p. 96).

Ce sont les situations qui concernent la sphère privée de l'individu ou encore qui relèvent de "*l'état de nature*" (E.P. p. 246). Dans un tel système les comportements sont organisés sans qu'autrui soit consulté ; chacun poursuit librement son intérêt individuel. Chacun

"est placé par les institutions dans une situation telle qu'il peut se déterminer indépendamment de toute entente avec autrui et de toute approbation de la part d'autrui, et, plus généralement sans risquer de sanction (morale ou légale) pour les effets que ses actions pourraient entraîner sur le bien-être d'autrui" (E.P. p. 225).

Il en résulte alors un ensemble d'actions non liées qui sont interprétées à travers l'effet de composition ou d'agrégation.

Par opposition nous avons les systèmes fonctionnels où les comportements sont décrits comme les éléments constitutifs des rôles sociaux. Ce sont les situations qui concernent la "*zone publique*" ou encore 101 qui relèvent du "*contexte de contrat*". Précisons, R. Boudon refuse toute interprétation mécaniste des rôles. Les rôles incitent, définissent un ensemble de possibles mais ne déterminent pas. Il y a toujours possibilité d'interprétation personnelle pour le sujet. Interprétation personnelle dans la mesure où les rôles sont multiples et complexes, où ils constituent des ensembles qui ne sont jamais entièrement cohérents, dans la mesure encore où chacun d'eux n'est jamais parfaitement homogène. Rôles

"composites, ambigus, contradictoires, dotés de variance, assurant par là même une certaine autonomie à l'acteur social" (L.d.S. p. 91).

En fait la distinction n'est pas aussi aisée et la réalité ne se présente jamais avec une telle évidence. Il en résulte parfois certaines difficultés dans la lecture, comme par exemple dans l'article "rôles" du Dictionnaire Critique de Sociologie :

"Les systèmes d'interdépendance complexes, qui concernent à l'évidence le sociologue, ne sont pas des systèmes de rôles. En fait, systèmes de rôles (systèmes d'interaction) et sys-

tèmes d'interdépendance forment des enchevêtrements complexes le plus souvent liés par des relations de causalité réciproque" (D.C.S. p-474).

Les exemples ne manquent pas pour montrer que les systèmes organisés (ou systèmes d'interaction) sont placés sous l'influence de faits d'interdépendance.

Interprétons : la distinction ne s'effectue pas par lecture directe de la réalité. C'est le contexte et surtout l'objectif de la recherche qui permettront en définitive de choisir entre les deux modèles pour retenir le plus pertinent. C'est le contexte général des écrits de R. Boudon qui autorise cette interprétation : refus de tout a priori mécanique. Mais c'est aussi ce qu'incite à penser l'article "*fonctionnalisme*" :

"En situation d'interdépendance, la référence n'est plus le rôle, mais le contexte dans lequel le rôle est joué. Il ne s'agit plus d'une liaison fonctionnelle entre Ego et Autrui médiatisée par le rôle, mais d'une régulation globale de caractère souvent statistique" (D.C.S. p. 247).

Il en résulterait alors une conséquence importante pour guider l'analyse de la plupart des phénomènes. Si l'hyperfonctionnalisme n'est pas fondé, en raison des caractères composites et ambigus des rôles, si les sociétés doivent être considérées comme des enchevêtrements complexes de systèmes d'interaction, si souvent les systèmes organisés sont placés sous l'influence des faits d'interdépendance alors il est justifié de chercher à mettre à jour le système d'interdépendance qui permettrait de rendre compte du phénomène observé.

VI—LE MODELE DU SUJET

On ne peut comprendre ni expliquer un phénomène social sans prendre en considération les comportements des sujets qui le mettent en œuvre :

".. une explication est dite individualiste (au sens méthodologique) lorsqu'on fait explicitement de P (le phénomène social) la conséquence du comportement des individus appartenant au système social dans lequel P est observé" (D.C.S. p. 286).

Ce principe de l'individualisme méthodologique est toujours présent dans les modèles utilisés, dans les explications proposées et explicité à plusieurs reprises. Il s'agit toujours de rendre compte du niveau macrosociologique en référence au niveau microsociologique :

"Le sociologue moderne considère en général — même si ce postulat reste parfois implicite - que le changement social, même au niveau macrosociologique n'est intelligible que si l'analyse descend jusqu'aux agents ou acteurs sociaux les plus élémentaires composant les systèmes d'interdépendance auxquels il s'intéresse" (L.d.S. p. 137).

Notons que R. Boudon distingue deux états du sujet selon la nature du contexte relationnel : on parlera d'acteur individuel dans le cas de systèmes fonctionnels, d'agent social dans les systèmes d'interdépendance qui excluent le recours à la catégorie des rôles (L.d.S. p. 97).

Selon la nature du phénomène étudié et le degré d'explication auquel on veut parvenir, le modèle de l'agent social sera plus ou moins complexe mais il y aura toujours intentionnalité, rationalité limitée et enfin autonomie. Si le principe d'autonomie est toujours présent quelle que soit la nature du phénomène sans qu'il soit toujours nécessaire de l'explicitier, pour des raisons d'économie du modèle, on se

centrera sur l'une des deux autres composantes plus ou moins finement élaborées : il s'agit toujours de construire le modèle le plus performant, entendons par là celui qui tout en étant le plus simple permet de rendre compte du plus grand nombre d'observables.

Le sujet de R. Boudon est mû par des motivations construites dans un environnement social, tout au long de sa propre histoire, il structure ses expériences, élabore ses projets, s'informe, hésite, délibère, choisit, décide, organise ses conduites et en apprécie les effets. Ces motivations ne sont jamais la résultante mécanique d'un ensemble de variables sociologiques :

"sauf cas particuliers, les préférences des agents sociaux sont en général traitées par le sociologue comme une fonction de l'environnement et de l'histoire des actions passées de l'agent" (L.d.S. p. 243). Et R. Boudon précise : "chacun des acteurs, selon sa personnalité, ses attitudes à l'égard du risque, ses ambitions, son information sur les données de la situation (variables qui dépendent sans doute pour une part du milieu social et de l'histoire sociale de l'acteur) s'efforce de prendre la décision la plus convenable au vu de ses intérêts tels qu'il les conçoit. Aucune programmation préalable ne lui dicte ses comportements" (L.d.S. p. 31).

Dans cette conception, la socialisation ne se réduit jamais à un conditionnement ou à une simple intériorisation des normes, valeurs, réponses :

"le schéma du conditionnement ne peut fournir la clef du comportement des acteurs sociaux que si on les suppose confrontés à un ensemble fini de situations répétitives" (D.C.S. p. 484).

R. Boudon (avec F, Bourricaud) est amené à critiquer les théories culturalistes trop simplificatrices et retient trois arguments :

- *"les individus ne sont jamais exposés à la culture en tant que telle",*
- les situations d'apprentissage sont beaucoup plus complexes que ne le prétendent les culturalistes
- et l'environnement est variable.

La référence au conditionnement est inadéquate pour rendre compte des comportements :

"De plus, même lorsque les comportements sont inspirés par l'intériorisation des valeurs, celles-ci fournissent seulement dans le cas général des indications floues, susceptibles d'interprétations multiples. En outre, la socialisation doit être conçue, non seulement comme un mécanisme d'intériorisation, mais comme un processus d'adaptation à des situations changeantes et variées, processus jalonné d'arbitrages et de compromis effectué par le sujet entre les normes qui s'imposent à lui, les valeurs et croyances auxquelles il souscrit, et ses intérêts tels qu'il les conçoit" (D.C.S. p. 136).

Ce n'est donc pas d'un récepteur passif qu'il s'agit mais d'un sujet actif qui réagit, apprécie, décide, prend position et organise sa conduite pour tirer le meilleur parti des contraintes et ressources qui sont les siennes.

Et R. Boudon s'insurge contre certaines interprétations de phénomènes sociaux fondées sur le mécanisme de résistance au changement. Plutôt que de faire intervenir le poids des traditions, l'inertie d'un système culturel ou les effets de la socialisation pour expliquer l'échec d'une tentative d'innovation il faut essayer de découvrir les raisons de ces "résistances" auxquelles les agents sont directement sensibles mais qui échappent à l'observateur tant qu'il ne fait pas l'effort de prendre mentalement leur place pour accéder aux significations qu'ils donnent au système contraintes-ressources.

Deuxième caractéristique de cet agent social mû par des objectifs, il est doté d'une "*rationalité limitée*" et il a plus ou moins conscience du degré de contrôle de la situation (E.P. p. 204, P.d.D. p. 56). R. Boudon ne rejette pas systématiquement le modèle rationnel classique où le sujet

"est en mesure de déterminer exhaustivement les moyens susceptibles de le conduire à l'objectif et de choisir parmi ces moyens le plus avantageux ou en tout cas celui qu'il préfère" (P.d.D. p.56),

modèle utile dans certains cas aux économistes. Pour lui il ne s'agit pas d'une rationalité définie a priori, hors de tout contexte, il reprend la distinction établie par Pareto et précise :

"La notion de rationalité n'est donc définie que dans certaines situations. En d'autres termes la possibilité de lui donner un sens précis est une fonction de la structure de la situation qu'on considère" (P.d.D. p. 58).

Et l'opposition entre conduites rationnelles (dans le sens classique) et conduites guidées par les représentations, intentions ou impulsions n'est pas fondée :

"Si l'on veut dire que dans certaines situations, celles en particulier qui sont caractérisées par une grande incertitude, l'acteur a recours à des représentations plus ou moins solidement fondées, on peut sans doute qualifier son comportement d'irrationnel mais on peut aussi bien le qualifier de rationnel, à condition de préciser que la rationalité est limitée par le caractère incertain de la situation, et qu'on s'écarte alors de la définition classique de la notion de rationalité" (P.d.D., p. 58).

Pour comprendre une conduite on est donc amené à prendre en considération la situation dans laquelle le sujet décide selon des raisons qui pourraient échapper à l'observateur :

"Confronté à un problème de choix, l'acteur tente de fonder son choix sur des raisons qui, bien que n'ayant pas et ne pouvant avoir la rigueur des lois de la pesanteur, lui apparaissent comme plausibles" (P.d.D. p. 59).

Ce sujet intentionnel, agissant en fonction d'une information limitée dans des situations d'incertitude ne peut être qu'autonome. Nous ne ferons que rappeler rapidement les arguments essentiels que nous avons déjà signalés. Le sujet n'est jamais entièrement lié par les rôles et ceci pour trois raisons au moins.

- Les rôles ne sont que très rarement définis de manière stricte, il y a toujours possibilité d'interprétation personnelle et ceci suffit pour affecter la structure d'interaction.
- D'autre part, chaque agent s'implique dans de multiples rôles partiellement compatibles ou contradictoires.
- Enfin une même structure institutionnelle place l'individu non en face d'un seul rôle mais d'un ensemble de rôles.

Variété, complexité, multiplicité et imbrication des rôles garantissent l'autonomie du sujet qui n'est jamais le reflet passif des structures au sein desquelles il évolue.

On comprend alors que R. Boudon rejette les paradigmes déterministes qui conduisent tous à des sociologismes. De même qu'il est amené à distinguer l'acteur (en référence aux rôles et donc aux systèmes fonctionnels) de l'agent social

(en référence au système d'interdépendance), il différencie comportement et action.

"Les comportements ne sont pas décrits comme orientés vers des fins que les sujets, de manière plus ou moins consciente, s'efforceraient d'atteindre. Ils sont au contraire décrits comme résultant exclusivement d'éléments antérieurs aux comportements en question" (E.P. p. 192).

Par opposition il réserve le terme d'action au "*comportement orienté vers la recherche d'une fin*". Dès lors il est aisé de distinguer deux grandes familles de paradigmes, déterministes et interactionnistes. C'est aux paradigmes déterministes que se rapportent les comportements alors qu'on parlera en termes d'action dans les systèmes explicatifs fondés sur des paradigmes interactionnistes. Les paradigmes déterministes, posant le réel comme nécessaire ne laissent nulle place à la liberté du sujet, qu'il s'agisse de paradigmes hyperfonctionnalistes, hyperculturalistes ou de "réalisme totalitaire". Dans l'hyperfonctionnalisme les rôles, constitués en systèmes parfaitement cohérents, sont non contradictoires et les possibilités d'interprétation sont nulles ou négligeables. Dans l'hyperculturalisme les conduites sont réduites à des effets de socialisation et

"on ne voit pas pourquoi on devrait supposer une inflexibilité systématique des montages dus au processus de socialisation par rapport aux changements des situations et positions sociales dans lesquelles les individus peuvent se trouver à tel ou tel moment" (E.P. p. 239).

Dans le réalisme totalitaire, les données sociologiques déterminent le cadre des comportements individuels et

"le choix prend la forme d'un choix forcé imposé à l'individu par la structure sociale. Selon ce paradigme, une action, un comportement de choix ou de décision doit être considéré comme le produit apparent des fins choisies et comme le produit réel du déterminisme exercé par les structures sociales sur les conduites individuelles. On aboutit ainsi dans le pire des cas aux rengaines qui font de l'individu un simple support des structures sociales" (E.P. p. 240).

Mais peut-on alors concilier les exigences de la démarche scientifique avec le rejet des paradigmes déterministes pour lesquels

"l'avenir des individus et des systèmes sociaux est à chaque instant contenu dans leur présent, à quelques bavures statistiques près" ? (E.P. p. 242).

Oui, à condition de conserver le déterminisme méthodologique, le seul acceptable, entendons par là un paradigme

"où sont utilisées exclusivement des propositions obéissant à la syntaxe déterministe.. sans que ces propositions soient interprétées comme incompatibles avec une interprétation interactionniste" (E.P. p. 242).

Le constat d'une corrélation ne préjuge pas de l'interprétation qu'on peut en donner, et si R. Boudon récuse les explications réalistes (hyperfonctionnalistes, hyperculturalistes...) bien qu'il reconnaisse qu'il existe dans le domaine social des processus obéissant à un déterminisme rigoureux (processus fermés), il interprète la relation comme un résumé, comme une sommation d'actions dont il recherche dans une étape ultérieure à comprendre la logique. Il considère alors la relation statistique comme une donnée descriptive qu'il s'agit d'expliquer.

"L'explication sera ensuite obtenue par la construction d'un modèle générateur de type interactionniste" (E.P. p. 243) car *"l'apparition d'une relation entre deux variables est toujours le résultat du comportement d'acteurs agissant dans des systèmes d'interaction de structure donnée"* (D.C.S. p. 61).

L'explication consiste toujours à déceler l'action individuelle derrière les régularités statistiques que l'on observe au niveau du phénomène social (E.P. p. 58).

En définitive nous sommes en présence d'un sujet actif, à la rationalité limitée, mû par des intentions, que l'on peut, selon l'objectif que l'on se propose d'atteindre et la nature du système d'interaction, rendre plus ou moins complexe. De cette conception du sujet on peut, sans déformer la pensée de R. Boudon inférer une représentation du comportement en termes évoquant ceux de Lewin. Si pour Lewin le comportement est fonction de la personne donnant sens à la situation à laquelle il est confronté, R. Boudon se réfère au passé, aux représentations, aux valeurs, aux attentes et projets, aux contraintes et ressources, aux informations et aux sanctions que le sujet encourt (E.P. p. 249, L.d.S. p. 245) et propose d'utiliser selon la nature du phénomène étudié un modèle plus ou moins sophistiqué. Il ne s'agit pas pour le sociologue d'expliquer des actions particulières, mais d'expliquer un phénomène social à partir de la représentation d'actions particulières et dans ce cas

"la représentation... de l'action qui caractérise l'analyse a... un statut méthodologique et non ontologique" (E.P. p. 250).

Mais comment, dans une analyse sociologique construire un modèle du sujet ? Si, dans la démarche scientifique, la seule exigence à prendre en considération est la cohérence des paradigmes utilisés (E.P. p. 252) et si dans ce système les paradigmes relatifs au système d'interaction occupent une position centrale, on conçoit bien que le modèle du sujet soit construit pour s'articuler correctement avec eux et soit réduit aux caractéristiques nécessaires et suffisantes pour rendre compte du phénomène social analysé. R. Boudon insiste à plusieurs reprises sur la nécessité de cette cohérence. Il explicite encore plus nettement son argumentation dans le paragraphe consacré à *"La psychologie des sciences sociales"* (P.d.D. pp. 53-56) : il n'y a pas de modèle microsociologique général, pour parvenir à expliquer un phénomène social il est nécessaire de reconstruire la subjectivité des acteurs conciliable avec la complexité des motivations. Et encore :

"Les énoncés microsociologiques m'étant commandés par la nature de la question M. il en résulte aussi qu'il ne peut exister de modèle microsociologique général... En d'autres termes, les énoncés m ne sont pas puisés dans une psychologie simplifiée à l'usage des sociologues ou des économistes" (P.d.D. p. 55).

Il ne s'agit pas non plus pour le sociologue de se convertir en psychologue pour définir les éléments pertinents du modèle du sujet ; la démarche la plus simple consiste alors à se mettre mentalement à la place de l'acteur social pour en reconstruire les intentions nécessaires à la compréhension, dans le sens webérien, des réponses. Mais alors, quels critères retenir pour s'assurer de la validité des modèles ? Comment éviter que la subjectivité des sujets ainsi reconstruite ne reflète en fait que la subjectivité du chercheur ? R. Boudon donne bien des exemples, énonce des règles, mais la référence à Weber dont il présente l'Éthique protestante comme un modèle du genre ne convainc pas entièrement. "Weber ne se contente évidemment pas de proposer cette interprétation. Il s'efforce aussi de la confirmer en

montrant qu'elle permet de rendre élégamment compte de tout un ensemble de phénomènes" (L.d.S. p. 251). L'élégance de la démonstration constitue-t-elle le critère ultime de la preuve ? R. Boudon n'est pas dupe puisqu'il signale que la reconstruction de la subjectivité des acteurs ne peut que gagner à une confrontation avec l'observation directe quand cela est possible. Et il regrette, à propos de travaux sur l'inégalité d'accès des différentes classes sociales à l'enseignement supérieur, que des enquêtes, relevant de la compétence de sociologue, sur la représentation des conduites par les sujets, soient pratiquement inexistantes (L.d.S. pp. 218,225).

VII — CONCLUSION

Un sujet intentionnel, à la rationalité limitée, autonome. Conception séduisante pour le psychologue qui ne peut qu'inciter à des interrogations réciproques et à des recherches interdisciplinaires.

Il s'agit cependant d'une liberté illusoire puisque chacun ne peut se déterminer que dans la mesure où les autres restent relativement opaques. Et c'est cette opacité de chacun qui ménage cette possible liberté. Chacun est autonome pour organiser ses réponses mais l'autonomie est plus apparente que réelle puisque personne, dans les effets d'agrégation ne peut échapper au destin de tous. Et c'est une mécanique impitoyable que cet Effet Pervers que nul ne peut contrôler même par le plus subtil des raisonnements puisque c'est la raison qui le justifie. Raison prise à son propre piège ; il ne resterait alors qu'une solution, c'est d'agir au hasard, en tirant à pile ou face pour régler ses comportements.

L'institution prévoit, le sujet analyse, interprète, organise une réponse pour contourner les exigences, se mettre à l'abri... mais son calcul se révèle parfois contraire à ses intérêts puisqu'il n'a pas procédé socialement à l'analyse de la situation et à l'organisation de la stratégie. Un sujet sans épaisseur sociale, un sujet qui élabore des projets sans les confronter sinon par la pensée à ceux que les autres produisent, un sujet qui reste à des niveaux inférieurs de prise de conscience, le sujet du théorème de Mancur Olson :

"un groupe inorganisé de personnes ayant un intérêt commun, conscientes de cet intérêt et ayant les moyens de réaliser ne fera sous des conditions générales rien pour le promouvoir" (E.P. p. 38).

Et c'est en raison même du faible degré d'élaboration de cette prise de conscience que peuvent émerger ces diaboliques effets de la structure de l'action collective. Tempérons cependant... nos interprétations dépassent largement les intentions de R. Boudon, le cadre de ses ambitions scientifiques et les limites qu'il s'impose. Ne cherchons pas chez R. Boudon un modèle du sujet, n'y cherchons pas non plus une théorie du changement social : il n'existe de théories scientifiques du changement que partielles, locales et datées (P.d.D. p. 220), il n'y a d'énoncés microsociologiques que commandés par la nature de la question traitée (P.d.D. p. 55). Il n'en reste pas moins que les thèses présentées ne peuvent pas laisser indifférents les psychologues qui ont la prétention d'analyser les processus

de changement social et simultanément les transformations des acteurs ou mieux, d'expliquer comment réciproquement s'effectuent ces réorganisations. Si dans les travaux de R. Boudon nous sommes toujours en présence de sujets qui agissent sur leur environnement, c'est-à-dire sur leurs conditions d'existence, il resterait à voir comment ils se transforment eux-mêmes. R. Boudon insiste sur l'importance du système d'interaction pour rendre compte des phénomènes sociaux, perspective familière aux psychologues sociaux et attire l'attention sur une classe d'effets relativement délaissée par ces mêmes chercheurs, effets d'agrégation, effets de composition et plus particulièrement effets non voulus qui échappent au contrôle des sujets. Et c'est peut-être pour cette raison que ces effets pervers n'ont pas fait l'objet d'études particulières dans notre discipline.

BIBLIOGRAPHIE

Dans le texte nous avons indiqué par des initiales des ouvrages de R. Boudon :

- *Effet pervers et ordre social*, Paris, PUF, 1977. 286 p., E.P.
- *La logique du social*. Paris, Hachette, 1979, 275 p., L.d.S.
- *La place du désordre*, Paris, PUF, 1984^ 245 p. P.d.D.
- *Dictionnaire critique de sociologie*, Paris, PUF, 1982, 651 p. (Bourdson R. et Bourri-caud),D.C.S.
- *La logique de l'action collective, préface de Boudon*, Paris, PUF, 1978, 199p.. (Olson M.) L.A.C.